

383

La Bataille 19 juillet 1945 EN LISANT LE DERNIER GIDE Les plumes responsables

par
Robert KEMP

Les Attendus, que de M. André Gide commencent à se répéter dans ce qui fut la première zone occupée. Dès 1941 les privilèges de l'autre zone se défont, portés dans le *Figaro*, de ses associations delectées sur le roman, la rime et la rythmique, le rôle de Phédon et l'héroïsme de Mallarmé. Naturellement, M. Gide s'est empressé de répondre à ceux qui le félicitaient de la défaite, accusant la littérature contemporaine d'avoir dévié et perverti la jeune France. Il cède sur quelques points. C'est ainsi qu'il déplore l'existence de nos romans et de notre théâtre par l'amour, et s'en prend même à Marivaux l'adorable. Je lui accorde volontiers que l'exemple de *Marianne Lescaut* peut attrister, et que la confession de l'abbé Provost est une « déplorabile licence ». Tout en louant Sartre de n'être « jamais veule », il se plaint de rencontrer chez lui trop d'abject, et souhaiterait que la France eût produit des Robinson et des *Moby Dick*, plus robotisés. Décrets rapides, mais fertiliants... qu'on peut discuter à perte de vue. Dans l'ensemble, il défend énergiquement l'auteur.

Un argument de la palloiserie est que la littérature est un « produit » et « ne peut être tenue responsable du vieillissement de l'arbre dont elle est la fleur ou le fruit ». Elle reflète, dit-on, pas l'état du pays. Je ne trouve pas cette raison très forte. Les écrivains ne sont pas, comme les champions vénénux, privés de raison et de conscience. Au lieu de suivre les décrets, ils pourraient se vouloir des guides, et voyant la corruption, la combattre. En l'espèce, j'aime mieux cette simple constatation, pas très maligne, mais efficace : parmi les combattants qui ont le moins bien « tenu le coup », dressés donc la statistique des prosaïques, des gilets, de ceux que le Mûre de Sartre ou la Condition humaine de Malraux auraient découragés de toute résistance... Parmi les soldats, et même parmi les chefs... La question fait sourire, et le procès me semble jugé. D'autre part, si je considère ceux qui, en 1940, ont le plus ardemment insulté la littérature, je suis, sans pessimisme et débilitante, je vois très vite qu'ils se sont hâtés d'être lâches, complaisants, et que c'est d'eux, aujourd'hui, que leur pays a honte. Tandis qu'une de leurs bêtes noires, Malraux, a gagné ses galons en s'exposant au feu ; et que M. Gide, dans des Attendus que... faisait, autant que faire se pouvait, paraître ses opinions de fond, et qu'il n'était pas avec les moralistes démoraisants.

La littérature contemporaine, poète ou roman, n'a aucune responsabilité dans la défaite, et dans la décadence que Flaubert n'a perdu la guerre en 1870, — Baudelaire non plus, — ni Anatole France gagné en 1918. Il faudrait bien reconnaître que Nietzsche et Wagner ne sont pas les bourreaux de Büchenerwald et que Goethe n'a pas inventé les gaz asphyxiants. La justice est un art assez difficile que la peinture. Que de nuances du rose nymphé émue au rouge sang.

Cependant, que les écrivains n'aient aucunement chargé d'âmes, ou du moins ceux qui promettent leurs conseils et se gargarisent, sans se donner la peine, des chefs d'œuvre, leurs « états d'âme », cela n'est pas tout à fait sûr. A ce propos, je voudrais vous montrer quelques documents. Ils soulignent les difficultés du problème.

Tout dernièrement, une dame que j'ai connue jeune fille m'évoque, comme un médecin, son fils de vingt-cinq ans, corps et âme délabrés. Elle me supplie de le conseiller ; car les lectures qu'il fait le dépriment et l'épuisent. Elle m'explique, en particulier, Sartre et Malraux. Le garçon est fort sympathique. Un déclin a dû se produire en lui, qui l'a mené au bord du désespoir. Il avoue que la Nourée, félicitée d'une nocturne nue, a mis un verre fumé entre ses yeux et le monde. Il voit noir. Et pourquoi donc demeurer dans cet univers fuligineux ? Belle occasion de parler contre la contagion de l'abject, et de réver de Robinson... Je ne sais d'ailleurs pas si mille mamans n'ont pas maudit Robinson, si leur enfant ne s'est entêté pour faire un moussou. Mais il faut pousser l'enquête. Le déclin, dont Sartre et Malraux ne sont point les ressorts, c'est un violent chagrin d'amour. Nous y voici ! Tout est amer, amer ; et dans les bras d'une femme aimée, vous lirez la Nourée avec sérénité. J'ai proposé au jeune malade de se procurer, en outre, (car l'indifférence, plutôt que la tristesse, inclinaît à mandirer les textes imprimés) Je lui ai dit que tous les romans sombres et déprimants étaient écrits par des écrivains tuberculeux, et déprimants, je les ai lus comme lui. Qu'ils ont toujours placé ma curiosité enclenchée non mixée secret de

vous montre une soif, ou peu s'en faut, dont l'obsession est née d'une inquiétude amoureuse, et surtout d'un roman succédant, la Nourée, qu'elle a trop fumée. Le psychisme personnel qui l'éduque, consistant que de romancer, qu'est un « être » par sa force de vérité, la « influence dans sa voie ». Il lui dit : « La dépression, telle qu'elle existe dans ce livre, vous l'avez cultivée au point de vous l'incorporer. En d'autres termes, l'obsession vous est venue, pour une bonne part, de l'extérieur. » Cela est fort curieux, et incliner dans sa voie. » C'est que la littérature dévote sont rares ; ceux qu'elle précipite le long du chemin ou ils étaient tout près de s'engager sont innombrables. Une fois de plus, il y a collaboration du lecteur et de l'écrivain. Si l'écrivain doit prévoir tous les démaillades sont le risque de faire empirer le mal, nous n'aurons pas Racine, car Racine éclaira les jeunes belles-mères sur les grâces des Hippolytes, ni Balzac, ni Flaubert, ni Proust... Ce sera toujours il nous restera les bons gros Zola, — Zola, que je sache, n'a jamais corrompu personne ; — je ne dis pas Jules Verne, qui doit avoir un passé chargé d'aventures raides, d'exploits perdus dans les sables... Ce ne sera pas suffisant, il en est des lectures comme de l'alimentation. Mon vieil ami le chanteur Fugère était, littéralement, empoisonné par le veau, je ne me pas la culpabilité du veau. Mais sachant cela, on n'en devait pas servir à Fugère, et lui devait brider sa gourmandise.

Il en est ainsi des romans. Que dirons-nous des ouvrages philosophiques ? Les plus pervers de tous, pour les certains frères ! J'ai eu un élève, — pauvre petit Benjamin X... — qui est mort fou, vraiment fou, de la folie de la persécution, pour avoir préparé l'agrégation de philosophie. Il nous avait dit qu'il ne faut pas philosopher ? Non ; mais que, pour philosopher, il faut une tête solide. Autant que possible.

Et tout dépend du sujet que l'on traite. Dans la préface de *La plus belle histoire d'amour du monde*, M. Louis Arthus, en note, déclare qu'en s'essayant à sa table de travail, il se considère comme chargé d'âmes ; et que ce fardeau « pèse sur les épaules de tout romancier, de tout poète, qu'il y consente ou non. » Voilà la doctrine la moins salutaire ; il ne faut pas trop s'en imbiber. Elle ferait multiplier ce que M. Gide appelle les « livres sottement édifiants » ; et il les accuse de dissuader à Plimket, qui fut le premier confident de son héros, aux relations de Loti avec Emile Pouillon, aux amies de l'auteur d'Azayade, à la genèse de Ramuntcho, etc... Elle y met du soin, du zèle, et même un rien de passion posthume. Pareille entreprise, qui a bien son prix pour la petite histoire littéraire, a toujours eu lieu pour chaque écrivain marquant et trouve un public restreint et fidèle auprès de ses admirateurs d'élection. Reste à savoir si l'œuvre de Loti qui réédite aussi bien mal, en compte encore beaucoup.

AU HASARD DES LECTURES

EN MARGE DE LOTI, par Raymond Lefèvre (Editions Jean Renard) • Mme Raymond Lefèvre, qui s'est instituée l'historienne des ouvrages et de la vie de Pierre Loti, a réuni dans ce livre, plusieurs études consacrées à Plimket, qui fut le premier confident de son héros, aux relations de Loti avec Emile Pouillon, aux amies de l'auteur d'Azayade, à la genèse de Ramuntcho, etc... Elle y met du soin, du zèle, et même un rien de passion posthume. Pareille entreprise, qui a bien son prix pour la petite histoire littéraire, a toujours eu lieu pour chaque écrivain marquant et trouve un public restreint et fidèle auprès de ses admirateurs d'élection. Reste à savoir si l'œuvre de Loti qui réédite aussi bien mal, en compte encore beaucoup.

VIAIQUE, par Jean Dietz (Albin Michel) • Un recueil de pensées et de jugements empruntés, de Sénèque à Barthes en passant par Descartes, Pascal, Goethe, Michelet et tant d'autres, à tous ceux qui, philosophes, poètes, historiens, ont médité sur la vie et exprimé leurs conclusions. L'inconvénient du genre est double : c'est d'abord quelque soulèvement qui ait présidé la réunion de ce chapelet de sentences un certain air d'arbitraire et de décousu ; c'est ensuite de disperser les esprits hâtifs ou paresseux d'aller plus avant, et de réduire quelques grandes œuvres à de brèves formules. Sous ces réserves, le trésor de pensées réuni par Jean Dietz, constitue un manuel commode, d'une consultation aisée, et qui rendra service à qui médite, à condition de n'être qu'un point de départ et non une fin.

LE PROCES DE RIOM, par James de Coquet (Arthème Fayard, éditeur) Un document à verser au dossier de l'histoire. Non seulement par les renseignements que les dépositions des accusés et les témoignages apportés sur la préparation de l'armée française à l'ouverture du conflit, — une controverse qui n'est pas près d'être close, — mais encore par les artifices et les mensonges du régime de Vichy. Les ordres de la censure, les consignes aux journalistes révèlent la façon dont le régime désirait conduire l'instinct et comment il tenta d'ériger une véritable mécanique de Justice « dirigée ». On sait dans quelles conditions le procès fut suspendu ; les accusateurs comprit vite qu'ils étaient les accusés.

vous montre une soif, ou peu s'en faut, dont l'obsession est née d'une inquiétude amoureuse, et surtout d'un roman succédant, la Nourée, qu'elle a trop fumée. Le psychisme personnel qui l'éduque, consistant que de romancer, qu'est un « être » par sa force de vérité, la « influence dans sa voie ». Il lui dit : « La dépression, telle qu'elle existe dans ce livre, vous l'avez cultivée au point de vous l'incorporer. En d'autres termes, l'obsession vous est venue, pour une bonne part, de l'extérieur. » Cela est fort curieux, et incliner dans sa voie. » C'est que la littérature dévote sont rares ; ceux qu'elle précipite le long du chemin ou ils étaient tout près de s'engager sont innombrables. Une fois de plus, il y a collaboration du lecteur et de l'écrivain. Si l'écrivain doit prévoir tous les démaillades sont le risque de faire empirer le mal, nous n'aurons pas Racine, car Racine éclaira les jeunes belles-mères sur les grâces des Hippolytes, ni Balzac, ni Flaubert, ni Proust... Ce sera toujours il nous restera les bons gros Zola, — Zola, que je sache, n'a jamais corrompu personne ; — je ne dis pas Jules Verne, qui doit avoir un passé chargé d'aventures raides, d'exploits perdus dans les sables... Ce ne sera pas suffisant, il en est des lectures comme de l'alimentation. Mon vieil ami le chanteur Fugère était, littéralement, empoisonné par le veau, je ne me pas la culpabilité du veau. Mais sachant cela, on n'en devait pas servir à Fugère, et lui devait brider sa gourmandise.

Il en est ainsi des romans. Que dirons-nous des ouvrages philosophiques ? Les plus pervers de tous, pour les certains frères ! J'ai eu un élève, — pauvre petit Benjamin X... — qui est mort fou, vraiment fou, de la folie de la persécution, pour avoir préparé l'agrégation de philosophie. Il nous avait dit qu'il ne faut pas philosopher ? Non ; mais que, pour philosopher, il faut une tête solide. Autant que possible.

Et tout dépend du sujet que l'on traite. Dans la préface de *La plus belle histoire d'amour du monde*, M. Louis Arthus, en note, déclare qu'en s'essayant à sa table de travail, il se considère comme chargé d'âmes ; et que ce fardeau « pèse sur les épaules de tout romancier, de tout poète, qu'il y consente ou non. » Voilà la doctrine la moins salutaire ; il ne faut pas trop s'en imbiber. Elle ferait multiplier ce que M. Gide appelle les « livres sottement édifiants » ; et il les accuse de dissuader à Plimket, qui fut le premier confident de son héros, aux relations de Loti avec Emile Pouillon, aux amies de l'auteur d'Azayade, à la genèse de Ramuntcho, etc... Elle y met du soin, du zèle, et même un rien de passion posthume. Pareille entreprise, qui a bien son prix pour la petite histoire littéraire, a toujours eu lieu pour chaque écrivain marquant et trouve un public restreint et fidèle auprès de ses admirateurs d'élection. Reste à savoir si l'œuvre de Loti qui réédite aussi bien mal, en compte encore beaucoup.

Ceci m'amène à expliquer une position qui a surpris quelques-uns de mes amis, à propos des *Amidés* parisiennes. J'ai été ravi qu'elles n'aient pas eu le prix Goncourt. Ne le méritaient-elles pas, mieux que le livre couronné ? C'est probable. Mais nous sommes en 1945, au lendemain d'une guerre atroce, d'où nous sortons arrabais, et plus faibles encore, dans l'opinion de nos allies et des nôtres que nous ne le sommes réellement. Qu'un peuple torturé, humilié et le plus littéraire du monde entier, — avec les Anglais, — ait, dans une période la plus tragique et atroce de son histoire, donné pour meilleur fruit un roman sur les tendresses cordoniennes de deux collégiens, cela ne peut pas, ne doit pas être vrai. On n'a pas assez cherché... Et si, par malheur, c'est vrai ; eh bien, il faut nier. Il ne faut pas que le prix qui fait le plus de ténacité aille à un ouvrage dont se réjouiront tous ceux qui nous haïssent, et aura l'air de rouvrir la croisée des années 1920-1930. L'œuvre de l'homosexualité n'est au moins des indulgences qu'obtenait l'homosexualité... S'il y a de la poésie, dans le trouble de jeunes cours en qui naît le désir d'aimer, et dans ce santon encore où le fixer, ce n'est pas la plus belle poésie... On doit trouver du côté de Valéry, ou du côté d'Aragon, de jeunes disciples plus dignes de renommée. Ici encore, ce n'est pas l'auteur que l'honneur minéral. Il a son sujet. Il a son talent. Mais ceux qui hiérarchisent ses œuvres, et les signent, à ce point de tromper le monde entier. Non est his tempus. Admiration un roman et le couronner, ce sont choses distinctes. Au lendemain d'une victoire on ne se payer le luxe de récompenser M. de Charles. Après une *Stabat* il faut du strict. Le « prévenu » n'en compte aucun blâme. Toute la responsabilité est aux Jures.